

Dépressions et suicides dans le monde des petits paysans

Michèle SALMONA,
Enseignante en psychologie du travail et cofondatrice du CAESAR (Centre d'anthropologie économique et sociale, applications et recherches) à Paris X.

¹ La Mètis des Grecs désigne une forme particulière d'intelligence, une prudence avisée, un savoir-faire.

² Une recherche (1981-1987) réalisée en Loire Atlantique auprès de collectifs de travail familiaux, à majorité organisés en GAEC, a montré l'influence des politiques de développement sur le déclenchement des dépressions.

³ Groupement Agricole d'Exploitation en Commun.

⁴ Dénis : refus de reconnaître comme vrai, ou existant, un phénomène ou un fait qui est évident pour le sujet. Ce déni permet de conserver chez les décideurs du secteur privé ou du secteur public, la légitimité des politiques, dont ils connaissent pourtant les dérives, les limites.



Le monde des petits paysans a été livré, comme le monde des ouvriers et employés de l'industrie et des services, à des changements radicaux porteurs de conséquences spectaculaires : la mécanisation, puis la mise en gestion (en 1970) en même temps que l'utilisation massive des produits chimiques (engrais, pesticides, herbicides...), l'informatisation etc. Toutes ces révolutions dans le travail entraînent des questions multiples de santé : accidents du travail, maladies, dépressions, suicides ; dès les années 65, ces questions de santé, se profilaient déjà dans les zones de piémont et de montagne.

La modernisation de l'agriculture était facilitée par une politique d'incitation économique, procurant aux paysans des prêts bonifiés s'ils adoptaient les règles de cette politique. L'adhésion à ces prêts bonifiés remit en question, à la fois les valeurs d'épargne et d'indépendance de ces petits paysans, mais demandèrent également l'apprentissage de nouvelles formes d'usage de l'argent et de pratiques comptables et bancaires, qui bouleversèrent leur vision du monde, le crédit... Ce ne fut pas l'une des moindres causes de stress et de remise en question des rôles masculins et féminins dans l'exploitation familiale, les femmes excellent dans ces pratiques de comptabilité/gestion, comme dans les rapports fréquents avec la banque, le crédit agricole.

Cette politique montra très rapidement ses limites :

Une situation paradoxale : le productivisme au quotidien

Les petits paysans étaient obligés d'adhérer aux injonctions des conseillers, concernant le travail, pour obtenir les aides économiques : ils désiraient « passer la barre » de la modernisation et survivre. Ils découvraient par ailleurs que, malgré les méthodes scientifiques adoptées et les prêts bonifiés obtenus, les résultats ne coïncidaient pas toujours avec

les objectifs déclarés par les organisations agricoles. Le travail ne diminuait pas et devenait plus rapide et méticuleux. Quant à l'augmentation régulière du profit, elle apparaissait incertaine malgré l'effort consenti. Cette situation de double contrainte, où aucune réponse n'est bonne, amena les petits paysans à subir de plus en plus difficilement la politique productiviste et à en payer les conséquences, en particulier sur la santé mentale. En effet, depuis l'après-guerre, la mise en place de la politique de modernisation de l'agriculture en France a contribué à l'élaboration de pratiques et données scientifiques qui ignoraient le « vif du travail » selon l'expression de Christophe Dejours. Elles déniaient à l'activité dans le travail paysan, toute la part de sensations, d'émotions, d'intuitions, de patience, et de répétition permettant de mener à bien des métiers, où l'aléa lié au Vivant (l'animal bouge, réagit), au temps (la pluie, les orages, la sécheresse) sont difficilement maîtrisables, où les risques d'épidémies dans les élevages, de maladies dans les cultures et l'arboriculture sont permanents. La sociologie rurale laissa de côté l'étude de ces cultures paysannes, du travail et de ces métiers, plus proches de la Mètis¹, que de la raison pratique. Même les jeunes paysans évoquent les questions de déculturation brutale qui, ajoutées à « l'endettement obligé » pour s'inscrire dans la modernité, à la pression de plus en plus grande de cet endettement sur la vie quotidienne, ont été un des éléments déterminants de la dépression et du suicide de ces vingt dernières années.

Les politiques agricoles : les Plans de développement

Il a été démontré² que deux périodes sont particulièrement fragilisantes chez les agriculteurs s'engageant dans un Plan.

La période de démarrage entraîne une très lourde fatigue physiquement et psychique-

ment ; elle est favorisée par une restructuration matérielle, économique et technique, enfin d'activité cognitive et de gestion rapide de la mise en place du Plan. Un travail manuel intense produit des accidents du travail graves (chutes d'échelle, électrocutions, coups des bêtes). La fatigue et les risques pris pèsent particulièrement sur la vie quotidienne. Cette fatigue physique est doublée d'une charge mentale importante liée à la réorganisation du collectif du travail familial (en général GAEC³) et à la méticulosité, la rapidité, la diversification des tâches exigées par l'aide. Par ailleurs, l'endettement obligatoire réalisé dès le début de l'aide véhicule une anxiété, sinon une angoisse, accompagnée de troubles du sommeil, d'irritabilité, de douleurs digestives.

La seconde période critique est la fin du Plan, où l'accumulation de l'effort soutenu durant le temps de l'aide déclenche une « plongée » dans la dépression, quand l'effort se relâche.

La détérioration de l'environnement : culpabilisation des petits paysans

Lors de la crise du lait et de la volaille en 1999, les paysans de l'ouest, touchés de plein fouet par cette double crise et évoquant les suicides à la télévision publique, ont montré un accablement particulièrement douloureux lorsque les associations de défense de l'environnement ont interpellé ces derniers sur leur responsabilité dans la destruction de l'environnement. Ils avaient des difficultés à parler du suicide, mais l'interpellation des « écologistes » les plaça dans une situation sociale insupportable, médiatisée malgré eux, où ils « perdaient la parole » et ne savaient plus « garder contenance ». La culpabilisation n'a fait qu'augmenter avec la généralisation dans l'opinion et dans les médias, de la prise en compte de cette préoccupation mondiale. Le slogan « nous ne sommes pas les seuls à polluer », dans les dis-

Agriculteurs et précarité. Un profil particulier ? (suite)

enfants sur trois, et une acceptation de se soigner, aboutissant à la mise en place récente d'une douche à l'initiative des soignants et de l'entourage.

Dans tous les cas, on observe l'existence d'un entourage, famille ou voisin, qui « veille au grain », alerte au besoin, rend des services. On peut se demander si cette solidarité, ce lien maintenu, ne contribuent pas à pérenniser ces comportements passifs et n'évitent pas aux intéressés d'avoir à se projeter dans l'avenir, esquivant ainsi des choix douloureux toujours reportés ?

L'évolution actuelle de la profession et du milieu agricoles voit la disparition progressive de ces transmissions familiales quasi obligatoires. On observe que le repreneur désigné n'était pas toujours le plus apte ou le plus motivé. Il s'agissait souvent d'un choix de la famille par défaut, en l'absence d'alternative, ou devant le refus du reste de la fratrie. Il y avait alors acceptation passive, déjà, faute d'avoir un projet de vie personnel, ou sous contrainte morale par fidélité à la tradition familiale. Ou tout simplement il fallait assurer par sa présence les vieux jours de ses

parents, le plus souvent la mère. Célibat, cohabitation avec la mère, et le scénario est en place. La disparition de cette dernière permet sa mise en œuvre.

Les conditions actuelles d'installation mettent en jeu des financements qui imposent d'apporter des garanties aux organismes prêteurs. Cette évolution laisse à penser que ce type de précarité devrait tendre à disparaître au profit d'autres difficultés. Les ruines d'un monde paysan devenu anachronique accueillent d'ores et déjà les nouveaux ruraux et leur lot de laissés-pour-compte et de candidats à la précarité. ■



Dépressions et suicides dans le monde des petits paysans (suite)

⁵ Association pour le Maintien de l'Agriculture Paysanne

Bibliographie :

Salmona M., 1994, *Les paysans français : travail, métier, transmission des savoirs*, Ed L'Harmattan.

Salmona M., 1994, *Souffrance et résistance des paysans français*, Ed L'Harmattan.

Salmona M., 2003, *La violence, les mots, le corps*, Revue Cahiers du Genre (CNRS, IRESO) n°35.

Ouvrage à paraître :

Salmona M., *Femmes, mémoires, territoires. Le territoire comme corps*.

cours des petits paysans de tous âges, montre la stigmatisation profonde qu'ils ressentent dans cette situation.

Pour conclure, nous connaissons depuis longtemps les facteurs liés à la solitude, à la configuration de certaines « familles » en milieu paysan (ou artisan) favorisant des productions morbides. Comme le disait Roger Bastide, « il y a un va-et-vient incessant entre le morbide et le social ». Cependant l'observation pendant quarante ans, accompagnée de recherches sur l'évolution des cultures du travail paysan mais également sur les politiques d'aménagement régional en particulier dans la Région Limousin et la Région PACA, m'a amené à étudier les migrations d'urbains dans l'hexagone : d'abord les néo-ruraux, puis plus tard en 1980, les familles de jeunes chômeurs venues des villes désin-

dustrialisées du nord de la France. La réalisation plus ou moins récente de barrages EDF et de lacs de retenue ont « reconverti » ces régions (Limousin et PACA) au tourisme de masse. Dans les deux cas de migrations d'urbains, les incidences sur la santé mentale sont présentes. Il en est de même en ce qui concerne la santé mentale des ruraux locaux, lors de la mise en eau des lacs de barrage du Verdon. Ces phénomènes m'amènèrent à déplorer le déni⁴ volontaire des cultures paysannes par les responsables dans les organisations publiques ou professionnelles chargées de « gérer » les transformations techniques, économiques et sociales des paysans et du monde rural en général. La santé mentale de ce monde rural et ses productions morbides sont restées « à l'écart », peu étudiées, ni traitées dans leur

« originalité ». Ces dimensions capitales des transformations des cinquante dernières années font peser une opacité sur ces sociétés rurales, dans le monde urbain. La création de nouvelles formes de production de légumes et de fruits « bio », d'un lien équitable et solidaire avec les familles consommatrices de ces produits de la nature et du vivant, va-t-elle transformer l'opacité qu'entretiennent les urbains vis-à-vis du monde paysan ? La sortie du corporatisme traditionnel, réalisée par les AMAP⁵, permettra-t-elle enfin un dialogue égalitaire avec les urbains ? Ce « corps social paysan », asservi depuis des siècles, « casté », assigné à fournir la nourriture aux urbains, rompra-t-il enfin avec les fantasmes que ces derniers véhiculent et entretiennent sur lui ? ■